

Maroc Road Book

Novembre-décembre 1999 (cha`aban-ramadan 1420)

Chacun est libre de s'occuper de ce qui lui plaît, de ce qui l'attire, de ce qui lui semble utile. Mais la véritable étude de l'humanité c'est l'homme. L'homme c'est l'âme et l'âme c'est l'homme.

Ali Badi.

La journée commence tôt, très tôt et trop tôt. C'est simple, on s'est couché à 5h00 en essayant de rester éveillé en épatant Maud avec quelques accords de guitare bien distillés par Crosby et Cie. Ça n'a eu aucun effet sauf de se dire qu'on ferait mieux de dormir un peu. J'ai plongé à côté de Joe dans mon duvet -5°C. Autant vous dire que j'ai pas eu froid puisque l'appartement est archi surchauffé. Ça change de la Dordogne. Forcément, à Paris ils s'en foutent. C'est pas eux qui vont ramasser le bois mort, le débiter en petites bûches et allumer le feu.

N'empêche que ça nous a fait tout drôle quand le radio réveil a commencé à cracher ses infos nauséabondes qui vous gâchent une journée en quelques secondes. 10 minutes plus tard, on a réalisé qu'il

fallait se lever et quand on s'est levé, on s'est rendu compte que la soirée avait été plus arrosée que prévue. Dans l'ascenseur, on était pas mécontent de s'appuyer sur les parois pour pas s'effondrer. Une fois dans la voiture de sport de Joël, on a roulé à fond la bouche grand ouverte pour avaler beaucoup d'air et oxygéner le cerveau. A Orly, Joël n'a pas souhaité m'accompagner jusqu'au quai. Peut-être était-il impatient de retrouver Maud. C'est quand même malheureux les amis. Ça vous oblige à faire la fête jusqu'à 5 h, ça vous lève à 7h, et ça vous abandonne à 7h30 devant un aéroport. Si c'est comme ça, je me casse. Dans mon sac je trouve un aller retour Paris Marrakech et sur mon dos se trouve un autre sac.

A 11h45 GMT et heure locale, nous atterrissons sous un tonnerre d'applaudissements. Le commandant de bord nous indique qu'il fait doux à l'extérieur et qu'il ne faut pas oublier la corne de gazelle. Au moins, nous voilà prévenu.

Je pensais faire une escale à Marrakech ce soir, mais la vue aérienne de cette immense cité m'en a dissuadé. J'ai envie d'aller directement dans les montagnes et de fuir la ville. Une soirée à Paris m'a largement suffi.¹ Le taxi me dépose à la gare routière, départ pour Ouarzazate dans une demi-heure. C'est pile poil ce qu'il me faut pour arriver avant la nuit et profiter du paysage. C'est sans compter sur l'heure de retard qui sera fatale.

Le bus quitte Marrakech vers 14h00. Un peu pourri, puant et bruyant. C'est du local. Au début, on traverse une partie de la ville

¹ NDLA pour Joël et Maud - Je ne dis pas ça pour la soirée mais pour Paris

pas spécialement belle : la "ville nouvelle" aux couleurs marocaines. La route droite et plate traverse ensuite des champs d'oliviers. Au fond à droite, on aperçoit les contreforts de l'Atlas et je me mords les doigts de m'être installé du mauvais côté, surtout que le bus est plein. Mais petit à petit, l'ascension commence et le paysage spectaculaire change de côté. Les forêts et les cultures disparaissent doucement, la chaleur aussi, les sommets enneigés se rapprochent, les touffes d'herbes se multiplient au milieu des cailloux. L'Anti-Atlas dans toute sa splendeur offre une vision grandiose du chaos et des efforts géomorphologiques qu'il a fallu consentir pour arriver à un tel résultat. Une fois passé le dernier col, la descente s'engouffre dans une large vallée creusée par un Oued aujourd'hui rempli par autant de pierres que d'eau, et traverse quelques villages avant que la nuit ne tombe. Impossible de vous décrire l'arrivée à Ouarzazate.

A la gare routière, Mustapha m'accompagne jusqu'à l'hôtel qui l'envoie. Pas de chance, je m'installe juste à côté, c'est moins cher et en plus y'a une douche perso. On s'est quand même donné rendez-vous après le tajine pour boire un verre. A sa place, je rencontre 3 marocains qui ont habité à côté de Lille. Ça tombe bien, moi aussi. Pour fêter l'événement, ils m'invitent chez eux. Mais avant il faut participer pour acheter le vin parce que c'est bientôt le Ramadan et qu'il faut vite se bourrer la gueule tant qu'on peut. Le vin, ça ne me dit rien et participer à leur beuverie encore moins. Mais passer une soirée chez eux, pourquoi pas. Alors je participe. Mal m'en a pris. On s'est retrouvé dans un appartement minable à zapper des téléfilms tous plus nuls les uns que les autres. J'ai fini mon thé, ciao et bonne nuit.



La nuit a été froide mais c'est rien à côté de la douche. A la gare routière, j'apprends que le prochain bus part dans 2h30. Ça me laisse le temps de visiter la Kasbah de Taourirt à l'autre bout de la ville.

Je suis assis en face d'un commerçant. Un authentique berbère si j'en juge tout ce qu'il vient de me raconter, son faciès, sa barbichette, la petite moustache et ses vêtements (turban, babouches, gandoura surmontée de la djellaba en poil de dromadaire - le sac de couchage berbère comme ils se plaisent à le dire). Lui aussi est assis, à l'entrée de sa boutique sur un petit tas de tapis. Dans la vitrine, des boîtes travaillées, ciselées, ornées, incrustées, des colliers, des bracelets et un tas d'objets dont j'ignore le nom et l'utilité. Accrochés tout autour de l'entrée, tapis de prière, gandoura, sarouel (le pantalon climatisé), ceintures pour femmes enceintes... Par terre, quelques vieilles poteries, des objets en bois, plateaux, chandeliers en cuivre. Dedans, c'est 10 fois pire et y'a plus un cm² qui ne soit pas couvert de couteaux, colliers, plats, miroirs, fusils, tapis de prière, sacs, poufs en cuir, vases, cendriers et encore plein de choses inconnues. Sur des bancs, des bracelets, des boîtes à bijoux, mélange de cornes, d'os et de métal.

Ça fait 3 h que je suis planté là. J'ai visité la Kasbah et laissé tombé le bus. On a bu et rebu le thé, mangé le tajine de Fatima avec les doigts dans le plat unique, et on a fait un peu de business. C'est ma première négociation : ce fut long et pénible. Surtout que j'ai pas beaucoup d'affinité pour ce sport. Ici, ils sont tombés dedans à la naissance, alors difficile de rivaliser. Biens sûr je me suis fait piéger mais c'est pas vraiment important. De toute manière, à moins de ne rien acheter, il ne peut pas en être autrement. Mais j'ai quand même passé un bon moment et troqué une paire de chaussette plus quelques dirhams contre un magnifique poignard berbère en métal argenté scrupuleusement bien travaillé de l'étui à la lame, avec un magnifique manche en os de dromadaire. J'ai plus qu'à lui trouver

une place de choix au-dessus de la cheminée. Il paraît que le port du poignard est signe de virilité.

Et pendant que j'écris quasiment en simultané, mon petit commerçant est parti faire sa prière sur le bord de la route. Et pendant ce temps là, notre chauffeur n'arrive toujours pas, et je sens qu'on va faire le voyage de nuit jusqu'à Agdz ce qui me fait à moitié plaisir. Mais bon, ils m'emmènent dormir chez eux ce soir et ça vaut sûrement le coût d'attendre un peu. On verra bien.

17h00. Nous sommes à Agdz sur le toit terrasse d'une maison qui domine la place du village. Deux grands tapis posés sur le sol. Quelques pieux, plantés dans le sol et les murs, supportent une grande couverture tissée en poils de dromadaire qui fait office de toit. Pour arriver sur le toit, on a gravi trois étages, traversé plusieurs pièces, couloirs et escaliers couverts et remplis d'objets à mes yeux magnifiques. Les objets : coussins en poil de chameau, jarres pour conserver les huiles, sac en peau de gazelle, miroirs, tapis, instruments de musique, plateau et tamis pour semoule, soufflets, corbeilles et poufs en cuir, bijoux, couteaux, poignards... Ali m'explique qu'on est dans un important dépôt où viennent se fournir les grands acheteurs. Sur la terrasse, c'est principalement des objets en bois, sculptés ou peints, des portes et des volets. Tout est en bois, de la charnière à la serrure, y compris la clé - on dirait une brosse à dents à 8 poils disposés pour coïncider avec les 8 trous de la partie femelle. Ça fait vraiment moyenâgeux.

Pour arriver jusqu'à Agdz, on a pris un taxi collectif. Pendant une heure, j'ai retrouvé quelques sensations malgaches : 3 devant, 4 derrière, ça sent bon le gasoil, ça fume noir comme c'est pas permis, on est super serré et les reins sont complètement déchirés, le chauffeur roule n'importe comment, au milieu de la route en frôlant les véhicules qui circulent dans l'autre sens, la musique toujours trop forte et les haut-parleurs toujours de mauvaise facture. Mais, je ne

regrette rien, surtout quand on croise un couple bien de chez nous dans une Fiat flambant neuf, une famille dans un combi Volkswagen ou un bus de touristes. Malgré les désagréments, j'ai l'impression de vivre mieux ce petit bout de route, de sentir mieux le rythme de la vie locale, même si je n'en déguste qu'un tout petit morceau. Le paysage est étrange, surréaliste et mystérieux. C'est des cailloux tirant vers le rouge avec des touffes d'herbe qui se disputent le substrat nutritionnel un peu pauvre.

Bien sûr, on a atterri dans la salle des tapis. Ali a senti que j'étais un peu intéressé et a commencé à déballer quelques pièces. Ça a fini comme ça devait se finir : j'ai acheté un magnifique tapis bédouin de 4 m² qu'il vaut maintenant transporter pendant 15 jours et ensuite caser à la maison. Il a encore fallu négocier ferme et utiliser tous les stratagèmes à la con. Mais ils connaissent toutes les ruses et en plus ils en ont un stock en réserve. Bref, j'ai craqué mais j'ai eu une Croix du Sud en pendentif pour me consoler. Avec tout ça on a fumé des dizaines de cigarettes roulées par mes soins (le Samson Extra Doux fait un tabac - ouaf ouaf), avalé des dizaines de thés et discutés comme de vieux potes.

La soirée passe vite dans ces conditions, on oublie l'heure, on en oublie de manger. En bas on rejoint un petit groupe d'amis occupés à vider une bouteille d'eau de vie de dattes, la gnôle du coin. C'est pas dégueux. Le niveau du liquide diminuant, les esprits s'échauffent un peu, les neurones s'agitent, les langues se délient et la philosophie reprend ses droits, puisque c'est le proverbe d'Ali Badi (encore lui) qui le dit :

« On trouve dans le vin, la philosophie qu'on ne trouve pas dans les livres ! »

Alors, heureusement qu'il y a les livres. D'ailleurs, le Lonely Planet a eu beaucoup de succès et chacun a pu admirer le préambule en arabe sur l'intégrité du guide, et constaté qu'il était vendu un peu partout dans le monde, notamment en U.K., ce qui fut l'occasion d'un petit cours de géographie.

Le tajine est enfin arrivé et on s'est tous jeté sur le pain pour le tremper dans le plat unique et collectif, tenter d'en ramener un maximum jusqu'à la bouche avant que le voisin ne repère le même morceau, et sans le faire tomber en cours de route. Ça paraît un peu sauvage mais c'est plutôt convivial.

C'est l'heure pour moi de dormir pendant qu'ils vont profiter des quelques soirées bien arrosées avant le Ramadan qui débute dans 10 jours. Ali superpose quelques tapis dans une salle du dépôt. C'est mon lit. Demain, on part pour le désert.



Bientôt 13 heures et on est toujours pas parti. Un gars devait passer nous prendre entre 10 et 11 avec un superbe 4x4 qui devait nous conduire confortablement et gratuitement à M'Hamid. A l'heure où je vous parle, notre homme court toujours. Maintenant, il faut attendre le bus qui passe entre 14 et 15h00. Si ça continue, on va voyager de nuit.

La journée a commencé par le réveil de l'appareil photo qui refusait de fonctionner depuis le début. J'ai vite fait quelques clichés

du toit terrasse avant une rechute. La journée a continué par un petit déjeuner collectif sur le toit terrasse autour d'un thé à l'absinthe et d'un tajine kefta aux œufs très pimenté. Ça ressemble à une omelette espagnole qui pique. Le matin, au pied du lit, ça déménage. La journée a continué par une petite balade panoramique du côté de la palmeraie. C'est assez incroyable de voir dans un même paysage autant de verdure noyée au milieu des montagnes arides et de pierres sèches. A mon retour, je retrouve Aziz le cuistot - je crois bien que je suis jaloux de ses tajines. On s'installe en face du dépôt pour discuter comme ça. A la question « Y'a pas beaucoup de filles par ici ?! », il m'a répondu toute la tradition du mariage berbère. Et comme ça dure 15 jours je vous raconte pas. La version française a dû lui paraître un peu triste. La journée a continué chez Lhasen, dans le local qui sert du bureau à son agence d'excursion VTT. Hassan a pris la guitare qui perdait ses cordes, les a désaccordées et a commencé à gratouiller. Des notes arabisantes sont sorties. Saïd a ouvert la bouche, bougé sa langue, fait vibrer ses cordes vocales et une voix chaude est arrivée. Lhasen a attrapé une percussion, l'a placée entre ses genoux, n'a pas prêté attention à l'hypotension de la peau et a commencé à taper avec ses index. Des sons clairs entrèrent dans la pièce. Des amis sont arrivés et ils ont chanté ensemble. Alors je me suis dit qu'ils avaient raison et que ça valait bien une petite attente.

A force d'attendre, c'est l'heure du tajine et c'est pas pour me déplaire parce que c'est toujours aussi bon.

Le bus est en retard, le super 4x4 ne donne aucun signe de vie, et tout cela finit dans un taxi collectif. Dès qu'on sort d'Agdz, on attaque les palmeraies, la succession de Kasbahs et de villages berbères. Sur la gauche, l'Oued et toute sa végétation. Derrière, l'ascension incroyable d'une immense falaise rouge qui se termine sur un haut plateau. A droite, décor lunaire et caillouteux traversé par quelques lignes électriques. Y'a pas à chier, c'est beau.

A Zagora, Ali qui tente de dégoter un taxi pour M'Hamid, me laisse en compagnie de commerçants qui tentent de me vendre tout le magasin. Cette fois je suis blindé et je résiste. Mais je ressors quand même avec deux journées dromadaire, excursion dans le désert, visite des Kasbahs et balade dans les palmeraies. Le hasard des rencontres comme dit Ali, le roi du proverbe. Il dit aussi que j'ai trop la barraca, c'est à dire trop de chance. Une manière de me persuader que je fais toujours les bons choix. D'ici ou de M'Hamid, de toute façon c'était dans mon programme et ça me permet de quitter Zagora tout de suite pour passer la nuit à 40 km de là, dans une sorte de Kasbah tranquille.



On quitte la kasbah à dos de dromadaire. Enfin seulement moi puisque le chamelier marche à côté. Cette image de colon français avec son boy marocain ne me séduit pas trop. Mais il paraît qu'il faut un chamelier par dromadaire. De là-haut on voit très loin, mais d'aussi loin que la myopie porte ma vue, je n'aperçois que des montagnes, quelques dunes et des palmiers. Pas de mer de sable dans les parages. En fait, y'a pas plus de mer de sable ici qu'en Dordogne. Fallait aller à M'Hamid et j'ai comme l'impression de m'être fait avoir, au point que j'hésite à laisser tomber l'excursion, dégoûté par cette mauvaise blague. Mais après multe réflexions et discussions, Abdellah me convainc de continuer. D'accord, mais à pied, comme ça au moins on pourra discuter.

On fait le plein d'eau au puits. Faut pas le louper car y'en a pas beaucoup. Deux gamins et un âne surchargé font le plein d'eau. Tient, voilà une belle photo. A peine le temps de faire clic clac que le plus grand des deux me fait non de la main. Trop tard c'est dans la boîte, mais me voilà prévenu. On quitte le champ de cailloux pour rentrer dans le début de la palmeraie. La terre est rouge, sa couleur naturelle, et blanche à cause du sel qui en est sorti. Ne me demandez pas comment ni pourquoi car j'ai pas bien compris l'explication. A gauche, les cailloux, au fond les falaises très impressionnantes, à droite la palmeraie qui longe l'Oued Draa. On s'arrête pour manger. Salade Berbère et brochettes épicées juste comme il faut. Ça devient intéressant. On quitte la cuisine pour longer l'Oued avant de rentrer au cœur de la palmeraie et traverser les Kasbahs, ces petits villages berbères en terre rouge où la vie semble arrêtée. Un vieux qui n'avait rien à faire nous accompagne pendant une heure. Les habitants sont très hostiles à l'objectif. Tant pis, mais c'est beau quand même.

Les villages se sont partagés la terre, et chaque kasbah cultive le blé et ramasse les dattes. Au bord de l'Oued, les enfants gardent les moutons et les chèvres. On escalade quelques dunes entre l'Oued et la Palmeraie. Nous sommes sur un ancien village complètement ensablé. Le vent ramène le sable du Sahara. Le sable est arrêté par les palmiers et les Kasbahs, et voilà le travail. C'est peut-être du Klapich. N'empêche que d'en haut, on a une superbe vue. On repart pour l'Oued Draa, jusqu'à Sfalat où le potier du village nous offre une visite de son atelier et un thé à la menthe. C'est jamais que le 10^{ème} de la journée mais jamais ça ne se refuse. On longe l'Oued avant de bifurquer vers les dunes. On est dans les dunes. C'est pas le Sahara mais on s'y croirait. Surtout qu'il fait quasiment noir. C'est là qu'on va dormir.

Un peu de thé, quelques légumes, deux morceaux de poule, le tajine mijote, du bois, des braises, la pâte à pain, le four à pain, le

pain est prêt, on mange, c'est bon, encore du thé. On dort à la belle étoile.



On se lève avant le soleil et le dromadaire a disparu. Il est parti bouffer. Les dunes de jour c'est bien aussi. Ça fait comme une immense cuvette avec les montagnes qui nous entourent. Au pied des montagnes, un désert de pierres. Ensuite, un mélange de dunes et de palmeraies. Le Draa traverse l'ensemble. Ça fait comme une oasis géante. On ramasse tout, on récupère le dromadaire et c'est reparti pour un tour. Abdellah prend au plus court avec Airi, pendant que je saute de dune en dune en me prenant pour Laurence d'Arabie qui a marché sur la lune en regardant ses traces de pas sur le sable.

On repart dans la palmeraie. Bigre, quel village agréable, si on y égorgeait pas les moutons sur la place. Inchallah, que d'enfants adorables s'ils n'avaient pas les yeux infestés de mouches. Oulala que de belles femmes si elles n'étaient pas cachées par leur voile. Abdellah prend une photo des gamins aux mouches en leur expliquant qu'il fait une photo de la maison derrière eux pour pas qu'ils se cachent. Il est tout content de sa blague, et Flo aussi car elle adore les enfants. L'Oued a fait des ravages par ici. Difficile à croire quand on voit le paisible cours d'eau qui coule au fond de la vallée. Mais dans ce pays, quand il pleut, il pleut, et l'Oued se gonfle,

emmenant tout sur son passage, surtout la terre argileuse qui n'attendait que ça. On passe prendre du pain et des dattes dans sa famille. Sur la route, on croise son pote au tracteur. Ça court pas les rues par ici. Pour me prouver l'authenticité de sa carte de travail, Abdellah saute sur la machine et me dessine une dizaine de magnifiques sillons entre les palmiers. Il est de plus en plus content, et moi aussi d'ailleurs. Finalement, le hasard fait bien les choses. Une dernière halte dans les dunes pour casser la croûte et nous retrouvons l'hôtel.

Après une petite explication avec le patron qui fait celui qui n'avait pas bien compris ce que je voulais sinon il m'aurait conseillé autre chose, le patron me dépose à Zagora. Et sur qui je tombe, sur Ali, comme par hasard. Il a fait ses courses à M'Hamid, revient bredouille et remonte sur Agdz. On prend le bus ensemble.

Retour au dépôt où Saïd m'accueille comme un prince. Le tajine est toujours délicieux, au même titre que la soirée, le thé, la musique, le thé, le concert, le thé, la danse, le thé, le blabla tapis, le thé, la nuit.



Départ pour Ouarzazate, puis Boumalne Dades, puis les gorges du Dades. La route est sympa merci. Petit conseil pour les prochains : choisir le côté gauche jusqu'à El Kalaa M'Gouna, puis le droit jusqu'aux gorges. Le paysage sera d'autant plus appréciable.

Ouarzazate - Boumalne : très aride, désertique, caillouteux. De temps en temps un morceau de l'Oued Dades et la végétation font leur apparition. C'est particulièrement chouette juste avant El Kalaa M'Gouna où la route longe la rivière, les falaises rouges, où s'accrochent quelques petits villages, et des cultures dans le lit. Ça me fait penser à certaines parties de la Loire, version Berbère. Dans le fond, les sommets enneigés de l'Atlas.

De Boumalne aux gorges : pour arriver aux gorges, il faut remonter la vallée sur 25 km. La route est chouette, slalome entre les montagnes, traverse quelques villages. De tant en tant, la roche prend des formes étonnantes. Ça ressemble à des milliers de chamalos géants qui auraient un peu fondu au soleil. Vous voyez à quoi ça ressemble ? Les anciens villages sont petits à petits remplacés par des nouveaux villages avec des maisons assez vilaines, au charme du béton coloré. Quel dommage !

A l'entrée des gorges, y'a qu'à choisir un hôtel. Facile, ils sont tous au même endroit. Le chauffeur me dépose devant celui qu'il juge être le meilleur pour moi. Tant mieux car à côté un petit groupe de touristes vient de débarquer et j'aime pas les touristes qui débarquent. Je comprends rapidement pourquoi je suis le seul pensionnaire. Une fois dans la « cour intérieure », cachée par des murs extérieurs « normaux », je découvre un véritable chantier. Pour accéder à la chambre, on grimpe un escalier en béton brut de fonderie, on marche sur un sol en gravats, on longe des chambres en parpaings armés et on y est. La chambre est correcte avec vue sur la rivière. Top la mon ami je reste.



Y'a pas l'électricité. « *Excuse moi monsieur, prend la lampe à pétrole, pitite problème avec la lumière* ». Mais la douche est chaude à condition d'ouvrir la bouteille de gaz, et la bouffe est pas dégueux. Dans le salon, ils ont allumé quelques braises. T'as raison mon pote, il fait carrément trop froid. Je me couche à 19h00 pour avoir chaud.

Un bon petit déjeuner et en avant la balade. Le gars de l'hôtel voulait me servir de guide mais ça n'a pas l'air bien compliqué de visiter les gorges. Passer sur la planche, traverser l'Oued, s'enfoncer dans une gorge tapissée de galets. Les parois sont verticales mais s'adoucissent au fur et à mesure que l'on s'y enfonce. Quand c'est assez doux, je prends la première à droite. Ça grimpe quand même assez pour que je regrette la Ventoline. Quelques centaines de mètres plus haut se trouvent les premiers sommets, sortent de plateaux bombés. Sur la droite ça descend puis tombe dans les gorges, sur la gauche ça monte puis grimpe dans la montagne, tout droit c'est un bon compromis. L'endroit est habité par quelques nomades troglodytes qui vivent dans des grottes creusées dans les flancs des collines, et surveillent chèvres et moutons qui font ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils trouvent.

Une jeune bergère et un jeune berger viennent à ma rencontre. On discute un peu, je demande à faire une photo, ils répondent « dirhams », je dis « non » et tant pis pour la photo. Alors ils disent « thé » et je réponds « thé ». Youssef m'emmène dans sa grotte. Il imprime un rythme d'enfer au sentier caillouteux et je fais semblant de suivre le même rythme. En voilà une belle grotte. Saïd, son frère, prépare le thé. Je visite, c'est rapide : une grotte qui fume et empeste la fumée, c'est là qu'ils dorment et cuisinent (paraît même qu'ils tiennent à 10) - une grotte qui pue et empeste la puanteur, c'est le poulailler - une grotte fait office de grenier et garde-manger. Du thé, du pain, on discute mais on épuise rapidement les sujets de conversation :

- Thé ? Pain ?
- Merci ! Un peu !
- Troc ? Stylos, bonbons, dirhams ?
- Non-merci !

Mais il insiste le bougre : « Tu vas pas t'en tirer comme ça ! ». Il veut n'importe quoi, mon écharpe, ma montre, du fric... Même qu'il commence à me suivre. Même que je commence à me demander si faut pas que je flippe parce que je suis vraiment seul et qu'ils auraient vite fait de cacher mon corps au fond d'une grotte. Finalement, ils laissent tomber et je poursuis ma balade, décidé à décliner toute invitation.

C'est magnifique, ça nique les pieds mais quel bonheur d'être seul, là-haut sur la colline dans ce coin sauvage et rude, et de marcher sans penser à autre chose qu'à l'endroit où on va poser son pied et à l'endroit où on fera demi-tour. La réponse viendra toute seule, au bord d'un précipice qui plonge vers la vallée, un village, l'Oued, les cultures et les palmiers. Après une pause salutaire, la descente me conduit rapidement jusqu'à l'Oued, au pied des gorges, côté opposé à l'hôtel. Au début, le passage entre les falaises est assez large pour qu'on puisse y cultiver et s'y promener. Puis le passage se

rétrécit, la gorge s'étire vers le haut, et à moins de marcher dans l'eau assez froide (j'ai goûté pour vous) à cette époque, on ne passe plus. Il faut alors emprunter la piste qui longe et surplombe les gorges, et de temps à autre s'approcher du précipice pour se rendre compte qu'on est bien peu de choses.

La piste me conduit de l'autre côté des gorges, et finalement jusqu'à l'hôtel où mon sac m'attend pour partir, direction Tinerhir et les gorges du Todra.

Dans le bus, je rencontre Nordin. Il m'explique la meilleure tactique à adopter pour visiter les environs de Tinerhir et m'invite chez son cousin qui fabrique... et vend des tapis. Ça flaire bon une approche rondement menée pour me refourguer un tapis. Mais aujourd'hui ça ne me dérange pas et c'est une bonne occasion pour aller discuter. Hier, j'ai passé une soirée en tête-à-tête avec moi-même dans ma petite chambre d'hôtel et c'est pas super rigolo. De toute façon, plus ça va et plus je me blinde, plus je connais les tapis, les prix, plus je me sens à l'aise pour marchander. Ils en ont déballé plus de 50 et j'ai opté pour le plus petit, mais le plus beau, un authentique kilim berbère, en laine tissée et soie brodée. Le prix aussi est petit, ils ont failli pleurer tellement il est petit. Pour la peine je leur ai donné une paire de chaussettes. C'est leur péché mignon d'hiver.

J'ai passé le reste de la soirée seul, refusant leur invitation à manger qui ressemblait trop à la suite de la vente. C'est bon, j'ai déjà donné. Mais ils aiment bien pleurer ou quoi ? A part ça, cette petite ville animée aux rues étroites, tordues et emmêlées m'a l'air tout à fait sympathique.

Alors à c't'heure je suis sur la plage d'Essaouira et j'ai deux jours de retard dans mes notes. Donc, j'introduis un stratagème technique : le flash back.



Je loue un VTT pour aller jusqu'aux gorges sur les conseils de Nordin. Faut se battre pour faire baisser le prix, mais j'ai peu d'arguments vu que je veux absolument un vélo et qu'il n'y a qu'un loueur.

- Surtout, donne-moi un bon vélo qui roule bien !
- Tous ils roulent bien, pas di problème !

Paraît que j'ai la barraca depuis mon arrivée au Maroc. Alors, il faudrait qu'on m'explique pourquoi le vélo me refait exactement le sale et même coup qu'à Madagascar, roulement qui lâche, pédalier qui pédale dans la semoule, et juste en bas d'une côte que je venais d'avalier à fond les ballons. Mine de rien, j'avais roulé une demi-heure ce qui fait un peu plus à pied dans l'autre sens. Je suis déjà épuisé et il faut recommencer à zéro. J'ai quand même gagné un bon prix et un vélo flambant neuf méga confortable.

C'est vraiment une fameuse balade, à part quelques côtes mal placées et beaucoup trop de cailloux. Avant d'arriver dans les gorges, faut remonter toute la vallée avec ses composantes que vous connaissez maintenant par cœur : Kasbahs, palmeraies, oued et cultures. Déjà là c'est sympa parce que le midi y'a pas grand monde sur la route, la vallée est paisible, on entend couler l'eau, chanter les oiseaux, on croise des enfants qui jouent, des hommes qui cultivent, des femmes qui ramassent du bois. C'est pas la petite maison dans la prairie mais un peu quand même. A un moment, la falaise de gauche

rejoint la falaise de droite, les deux se redressent et grandissent jusqu'à former un immense couloir sombre et étroit de quelques 400 mètres de haut. Le fond est en galets et un filet d'eau un peu ridicule comparé à ce qu'il fut dans sa période faste y coule sans intéresser personne. Toutes les paires d'yeux sont tournées vers le ciel. Et qu'est ce qu'on découvre au milieu des gorges, à l'endroit où malheureusement elles s'élargissent : deux fucking bastard hôtel-restaurant. Au moins ici, ils ne se font pas chier pour l'environnement et les permis de construire. Bref, passons les gorges pour aller voir plus loin. Et bien c'est pas mal du tout, c'est très bien même, c'est même carrément dément. Le VTT est le bienvenu pour remonter la piste en cailloux qui n'en fini pas de serpenter au fond d'une grandiose vallée. A ne manquer sous aucun prétexte. Le premier village est à 18 km. C'est trop pour mes jambes qui n'ont pas reçu de glucose depuis plus de 5 h et qui vont devoir travailler jusqu'à Tinerhir. J'avais bien envisagé la possibilité de mâcher un bout dans l'un de ces hôtels minables, mais ma présence de 3 bus tour-opérateur m'en dissuade expressément. Je choisis la souffrance physique qui au fond de mes intestins me fait quand même moins mal. Sur le chemin du retour, je constate que l'aller était composé d'environ 80% de montées et que j'étais complètement lessivé.

Une soupe aux pois chiches et un pain marocain ont vite fait de me remplir l'estomac. Pause, douche chaude et petite promenade avant le couché du soleil. Il paraît qu'il y a un quartier juif, dit quartier des femmes, et qu'il fait bon s'y promener. Effectivement, les petites rues qui grimpent et descendent, les échoppes, les boutiques, le marché, beaucoup d'agitation, pas plus de femmes que d'habitude mais une sensation agréable de ville animée, de couleurs, d'odeurs, de vie.

Je tombe par hasard sur une école des nouvelles technologies où l'accès à Internet est ouvert à tous pour quelques dirhams. Mais je

crois que ma tentative de message interplanétaire a lamentablement échoué sur le serveur dédié aux messages qui n'aboutissent pas.



Départ pour Essaouira via Ouarzazate et Marrakech. Si l'on compte les quelques pauses, ça fait 11 heures de bus, sur une route que je découvre ou redécouvre, puisque la nuit le paysage se fait plus rare.

Paysage 1 : désert de cailloux, de chèvres et de moutons, avec des montagnes au fond et les sommets enneigés de l'Atlas.

Paysage 2 : vallée creusée par un Oued aujourd'hui réduit à la portion congrue, peuplé de palmeraies, de Kasbahs et de cultures, en terrasse quand la pente devient trop raide.

Paysage 3 : la montagne spectaculaire et délirante. Des formes étranges et une végétation quasi nulle. Une route inquiétante et étroite qui s'accroche aux parois et un bus qui s'accroche tant bien que mal à la route.

Le choc de la journée c'est sans doute la réapparition progressive de la végétation après avoir passé le col ; une végétation de plus en plus dense et variée, au fur et à mesure que l'on descend vers Marrakech.

La banlieue de Marrakech est assez désolante et ressemble à nos banlieues.

La route vers Essaouira est droite et plate au début, puis un peu moins ensuite, mais à la fin quand même un peu. Quelle importance puisqu'il fait tout à fait noir.

Arrivée de nuit, vers 20h00. La gare routière est un peu excentrée. L'arrivée sur les remparts donne le ton à la ville : ça grouille et ça s'anime. Il fait étonnamment doux, je m'attendais à un grand froid hivernal et des vents violents pour les planchistes et autres surfeurs.

A l'intérieur des remparts, des rues étroites et fermées à la circulation, une succession de portes anciennes, beaucoup de monde et d'activité. L'hôtel pour une fois est top pour le prix : terrasse avec vue sur la mer, chambre propre, douche chaude et vraies chiottes. Grand confort.

Comme pas mal de pays, le Maroc possède sa ville beatnik. En l'occurrence, c'est Essaouira. Enfin, c'était après que Jimi Hendrix y

a fait un passage éclair à l'époque. Aujourd'hui un village porte son nom histoire d'attirer les touristes, mais il paraît que ça n'a pas beaucoup d'intérêt.

La ville en a gardé quelques belles séquelles. En gros, c'est la ville tranquille, pas de problème, confiance, no stress et du shit à tous les coins de rue. Essaouira s'est fait aussi une spécialité du travail du bois, en particulier de la marqueterie à base de Thuya : boîtes en tout genre, échiquiers, tables et multiples bibelot de la merde se battent en duel pour le pire... Bref, un vrai port de pêche, et en plus situé au pied des remparts et des fortifications. Comme dirait l'autre Essaouira c'est le Saint-Malo du Maroc. Le poisson part ensuite à la criée. Encore plus de poissons, de monde et d'agitation. Malgré tout, les ventes sont plutôt calmes, l'animateur



annonce les lots et leur prix, les acheteurs se font connaître par des signes, les enchères sont assez rapides et semblent réglées d'avance. Le poisson se mange ensuite sur le port, sur des tables dressées pour les touristes, numérotés pour pas qu'on se perde et à des prix déments. Ou à la marocaine, dans une échoppe minable et bondée, en friture accompagnée de pain et d'une petite salade locale pour environ 3 francs.

Essaouira c'est aussi une grande plage de sable fin, pas spécialement attrayante sauf si on aime le foot que pratiquent assidûment les Marocains, et le surf quand y'a des vagues ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. J'ai quand même piqué une tête dans une eau un peu fraîche, et un marocain m'a rapidement rejoint. Je sais bien qu'ils aiment bien discuter et ont le contact facile, mais discuter dans l'eau et le contact en petite tenue ça ne me dit qu'à moitié. Je sors de l'eau, sentant qu'il en veut à mes fesses et il sort de l'eau avant de s'asseoir à côté de moi. Comprenant que son petit corps bronzé ne m'intéresse pas, il va tenter sa chance un peu plus loin.

Aujourd'hui, j'ai rien foutu, quelle bonne journée paisible sur les remparts. Un vent du large ramène une petite houle qui se fracasse sur les rochers quelques mètres en dessous. Ça fait plein de mousse toute blanche. En gros, j'ai passé ma journée à regarder la mer et l'écume. Et bien, figurez-vous que j'avais jamais bien réfléchi à l'élément liquide. C'est chose faite en voyant l'onde arriver de loin, grossir en se rapprochant, déferler en touchant la côte et se fracasser contre les rochers. C'est là que le mouvement du liquide se complique. Y'en a partout dans tous les recoins, dans les flaques, les mini mares, ça bouge, ça grimpe, ça mousse et puis ça redescend. Ce

moment où l'eau naturellement coule vers le point le plus bas en suivant tous les chemins qui se présentent, le liquide éclaté en mille milliards qui va bientôt se reformer en une seule masse et retrouver son équilibre au niveau de la mer, avant qu'une autre vague ne brise son repos. Ça paraît idiot ce que je raconte mais tout ce qui nous entoure est parfois tellement familier qu'on se pose même plus de questions sur l'élément liquide, et c'est bien dommage. C'est sûrement le genre de questions qu'on se pose et qu'on pose aux parents lorsqu'on est gamin. Et puis ensuite, on a d'autres préoccupations et quelques soucis. Faut pas abuser avec les questions parce que ça fatigue, mais ce plaisir simple de regarder autour de soi, de contempler et de prendre son pied, quel bonheur, je vous le recommande.

Du bonheur simple et solitaire (c'est pas ce que vous croyez bande de vicieux), j'en avais un gros besoin, vu que hier la soirée fut des plus pitoyable. Voilà l'histoire, rien d'extraordinaire mais quelques enseignements et beaucoup de désenchantement. Le midi

en faisant quelques photos des ruelles d'Essaouira, je croise Abdul avec ses potes de Casablanca. On boit du thé et on se donne rendez-vous le soir pour une fête dans l'appartement qu'ils ont loué dans la ville nouvelle. Sympa les gars, paraît qu'on va faire à manger, jouer de la musique et danser avec les gazelles. Le soir on se retrouve avec les Marocains et un pote finlandais pour aller à l'appart. Apparemment c'est loin car il faut y aller en taxi, mais 500 mètres plus loin on est arrivé et il faut faire semblant d'être à cours de monnaie pour pas payer à leur place. Dans l'appart. Y'a surtout des



tapis et des coussins, pas de gazelle en vue, mais une télé qui diffusera toute la soirée des grosses conneries : match de foot, débat politique, Urgences, Turbo... Le son à fond pour pas qu'on s'entende parler. On boit du thé, sûrement pour nous mettre en confiance car c'est l'heure d'aller faire les courses. Il faut participer aux frais, drôle d'hospitalité. Surtout que notre participation correspond au prix d'un tajine au resto. Bizarre. A partir de là, tout va mal : ils sentent qu'on flaire l'arnaque et, défense anticipée oblige, nous accusent presque de les soupçonner de profiter des touristes, d'être méfiant, de rien y connaître au Maroc, de pas savoir différencier les vrais amis des arnaqueurs... Tout ce qui suit n'est qu'une succession d'artifices, de fausse joie, de rires jaunis par un malaise latent, d'auto congratulства, de volonté d'en mettre plein la vue, d'obligation d'aimer et de trouver génial tout ce qui touche au Maroc et de faire mine de passer un agréable moment. C'est quand même dommage que la plupart des rapports qu'on a avec les Marocains soient basés sur un échange commercial et un profit potentiel. Et c'est encore plus dommage de pouvoir faire confiance à personne, d'être toujours sur ses gardes, même quand on est invité à manger chez quelqu'un. Heureusement que j'ai eu des expériences plus positives. Ce comportement est sans doute le fait d'un tourisme assez développé à Essaouira et à des mauvaises habitudes prises par les deux parties. L'une croit pouvoir tout acheter parce qu'elle est riche, l'autre en profite et croit que tous les touristes sont nés dans le même moule. Après quelques discussions pas franchement amicales, on se fait finalement inviter, la soirée se passe tant bien que mal et le tajine est plutôt bon. Le lendemain ils m'ont quand même réclamé ma part pour le repas. Sans commentaire.

Ce même lendemain, c'est à dire aujourd'hui, cette fameuse journée passée sur les remparts à regarder la mer, la soirée est beaucoup plus décontractée. On s'est retrouvé entre touristes - Belgique, Canada, Finlande et France - à discuter et chanter sur la plage jusqu'à 3 h du matin.

J'avais croisé Eric et Frédéric from Belgique à Ouarzazate, remontant du désert où ils avaient passé 3 jours géniaux au milieu de pas grand chose, qui m'avait conseillé la petite excursion dromadaire. C'est ce que je fis en pensant m'être fait rouler (cf. infra). Mais après vérification auprès de nos voisins du Nord, il n'en est rien, ils ont vu la même chose, la mer de sable est effectivement beaucoup trop loin et nécessite plus de temps, le gars qui m'a vendu l'excursion avait raison. Mea Culpa ! Moralité : à force d'être sur ses gardes on devient trop méfiant.

Aujourd'hui, j'ai prévu de remonter sur Marrakech pour y faire quelques achats avant de rentrer en France dans deux jours. Aujourd'hui, Ramadan 1^{er} 1420, 1^{er} jour du Ramadan pour tous les musulmans. Les lignes de bus sont réduites à leur plus simple expression et c'est à mon grand damne que je me retrouve chargé comme un mulet dans une gare routière où le prochain départ est annoncé pour ce soir. Attendre 4 heures pour voyager de nuit, non-merci, je repose mon sac à l'hôtel. Autant profiter une dernière fois des remparts, de la mer, du port, de la plage et du coucher de soleil. D'autant plus que demain, la Belgique, le Canada et la Finlande plient aussi bagages.

En fin d'après midi, début des sourates relayées par les haut-parleurs, appel à la prière pour ceux qui se rendent dans les mosquées, bientôt la fin du calvaire pour ceux que leur estomac traumatise. Soudain la sirène, la libération, le soleil est

officiellement couché, l'ingurgitation d'un corps autre que sa propre salive est autorisée, l'appétit jugulé est délivré, les gamins arrêtent de jouer, poussent des hurlements et se sauvent en courant, les marchands abandonnent leurs échoppes, les autres pressent le pas, les rues se vident, la vie s'arrête, la ville nous appartient. C'est un moment privilégié pour flâner dans les rues, sans être bousculé ou sollicité. En regardant les façades des maisons, les petites ruelles étroites, on imagine toutes ces familles, tous ces gamins, ces femmes et ces vieillards, privés de déjeuner par une force invisible, recouvrant soudain le droit à la pitance, jusqu'à sen faire exploser la panse. Alors, oui, peut-être qu'à ce moment précis, ce rituel fait du bien au corps.



Départ très tôt d'Essaouira. Juste avant le réveil d'Allah. Dans les rues encore vides, seuls les haut-parleurs débitent inlassablement les sourates. Dès qu'ils s'éteindront, signifiant que le soleil est levé, la 2^{ème} journée du Ramadan commencera.

Tous les potes sont là. Le bus aussi, flambant neuf, intérieur moumoute, habitacle spacieux, grosse motorisation. C'est pas une raison pour en profiter et rouler à 150 sur une route pas plus large que ça et noyée dans un brouillard épaisseur triple. Bref le choucho des belges qui ont plus d'une habitude dans leur sac.

Ça nous place le 1/2 litre de jus d'oranges du Maroc pressées sous nos yeux à environ 1,20 francs. C'est scandaleux de se shooter à la vitamine C pour pas un rond. Mais faut ce qui faut pour affronter l'enfer du Souk. Recette du Souk.

Prendre une boutique d'artisanat marocain et tout ce qu'elle comporte comme redoutables épreuves (cf. infra), des vendeurs irrités par le Ramadan ; procéder à la multiplication des boutiques par l'opération du Saint-Esprit d'Allah ; faire en sorte que la manœuvre soit réalisée à la marocaine, c'est à dire en lui ôtant toute forme de rationalité occidentale ; ajouter des épices, beaucoup d'épices ; faire varier la qualité des produits, du toc à l'antiquité ; ajouter une bonne dose de foule, une grosse louche de cris et d'odeurs - ça commence à avoir de la gueule.

Alors vous pouvez plonger quelques dizaines de minutes, pas plus car vous étoufferez rapidement, sans cesse compressés par la foule, pressés par les vendeurs, happés par les rabatteurs, sollicités par les mendiants, et vous finirez lessivés, impatients de retrouver la sortie, chose peu évidente, et la terrasse panoramique du Café de France où le Milk Banane saura vous redonner goût à la vie.

L'endroit est particulièrement approprié pour observer à loisirs et au calme, la place et l'entrée du souk, deux lieux particulièrement animés où se mêlent dans un désordre contrôlé taxis, piétons, cyclistes, rabatteurs, touristes, charlatans, acrobates, conteurs, échoppes, marabouts, porteurs d'eau ou de singes (pour exploiter l'appareil photo du touriste).

En fin d'après midi, magnifique couché de soleil sur le minaret de la grande mosquée avec un ciel incroyablement coloré passant par toutes les teintes jaunes, orange, rouge. Les haut-parleurs se mettent à chanter, les musulmans se rendent dans les mosquées. La place se vide. Pendant une heure, Marrakech contraste avec elle-même, cette ville grouillante et fatigante, pour devenir une cité tranquille où il fait bon flâner et s'égarer.

Vide, la place ne le restera pas longtemps. A peine désertée pour cause de gavage stomacal, Djemaa el Fna est prise d'assaut par des restaurateurs ambulants, aussi nombreux que les presseurs d'oranges, et encore plus enclins à s'arracher les touristes. Mélange

de spectacle, de séduction, de plaisanteries, un rituel, un jeu, presque un art. Une règle semble admise par tout le monde, on ne quitte pas son aire de jeu (son échoppe) pour aller au devant du client. Tout se fait à distance, par gestes et cris. Si le client manifeste un intérêt et se rapproche, on a le droit de sortir pour lui tendre la carte. Le repérage est très important puisqu'il permet en quelque sorte de s'appropriier le client. Le décryptage physionomiste ne l'est pas moins puisqu'il permet de s'adresser à lui dans sa langue maternelle, ce qui n'est pas pour lui déplaire. A ce jeu, les marocains font figure d'experts surdoués. Le ton est généralement à la plaisanterie et cette bataille fratricide est de bonne guerre. Une fois installés, vous avez un choix assez varié pour un si petit restaurant, soupe, salade, tajines, couscous, brochettes, poulet, mouton, poissons... Après le repas, les Belges qui ne dérogent à aucune règle, nous emmènent goûter le thé bouillant aux 9 épices, toujours sur cette même place où décidément on ne manque de rien. C'est particulièrement chaud et épicé, on reconnaît bien le gingembre et la cannelle, on se brûle les lèvres mais la gorge est contente. Après le thé, le spectacle continue. Il est possible d'assister à un match de boxe anglaise à mains nues où les coups ne sont pas portés (très intéressant - et en plus faudrait payer pour les encourager), d'écouter un conteur dont on ne sait rien de la langue (dommage pour nous ça à l'air intéressant), ou de s'amuser sur les stands des charlatans, sorciers ou marabouts, vendeurs de grigri contre les enfants siamois (avec photo truquée à l'appui), concocteurs de potions magiques contre toutes les maladies (avec buste anatomique en plastique Docteur Maboul à l'appui) ou expert en remèdes miracles contre je ne sais quoi (avec hérissons véritables comme preuve irréfutable). Nous nous attardâmes donc autour d'un groupe de musique Gnawa, la transe locale (à l'instar des Derviches Tourneurs). Deux musiciens armés de tambours imposent un rythme à quelques danseurs, tenant dans chaque main une paire de castagnettes géantes au doux bruit du métal qui

s'entrechoc, et qu'ils agitent en permanence. L'ensemble de ces sons n'est pas désagréable, au contraire il a quelque chose de captivant. Les danseurs forment un arc de cercle face aux percussions et réalisent simultanément les mêmes figures. Ensuite chacun s'avance à son tour pour exécuter un solo de Gnawa en se pliant aux variations de rythme des tambours qui orchestrent le tout. Une partie du solo et des figures en général s'effectue à cloche pied, et chaque fois que c'est possible les danseurs dodelinent de la tête pour faire tourner une sorte de pompon accroché à leur chapeau. La figure la plus spectaculaire et caractéristique consiste, à partir d'une position accroupie, à sauter, plusieurs fois, pour lever les jambes à l'horizontale en plaçant les bras entre les cuisses, puis à retrouver sa position de départ. Après trente minutes de spectacle, on comprend mieux l'appellation transe. Qu'elle réside dans le mouvement de tête, le matraquage incessant des castagnettes, le rythme des tambours ou la succession des figures, il est clair que les danseurs finiront dans un drôle d'état, peut-être second, sûrement d'épuisement.

Nous pas épuisés, mais nous quand même aller dormir. On s'échange nos cyber adresses, on se fait la bise et on va se coucher.

